



Avec l'aimable autorisation d'A. Nagel

4. CES RESTES DE POTS DE PEINTURE ont été retrouvés enterrés au pied d'un bâtiment de Persépolis. Ils l'ont été probablement dans le cadre d'un rituel. Manifestement, le pot à l'origine de ces fragments contenait du bleu égyptien.

Plus de 40 ans plus tard, à Naqsh-e Rostam, le botaniste français Frédéric Houssay trouva une inscription cunéiforme portant des traces de couleurs sur la façade de la tombe de Darius I. Il expliqua : « Les inscriptions étaient cachées sous une couche de calcaire, que j'ai enlevée. Elles apparurent alors : elles étaient d'un bleu intense. Je pense que c'est la première fois que des traces de couleurs dans des inscriptions cunéiformes gravées sont mises en évidence. »

Malgré ces évidences, les idées des érudits européens sur un empire achéménide sans couleur n'avaient pas changé. Le tournant se produisit avec le travail de Marcel et de Jane Dieulafoy, qui exploraient le Proche-Orient avec Houssay. Dans les années 1880, ils conduisirent des fouilles à Suse et découvrirent des bas-reliefs en briques émaillées colorées (voir la figure 6). Dès 1889, ils présentèrent à l'Exposition universelle de Paris des reproductions de cette frise multicolore, qui déclenchèrent une grande fascination du public pour ce monde perse tout à coup multicolore et brillant. Le couple Dieulafoy étudia en détail les couleurs des palais achéménides et souligna qu'elles constituaient un élément central de la culture perse. Les briques de céramiques colorées étaient l'une des traditions de l'artisanat babylonien. Ainsi, la célèbre porte d'Ishtar, l'une des portes de Babylone, fut construite avec les mêmes briques émaillées bleues durant deux générations, avant la fondation de l'Empire achéménide.

Au début du XX^e siècle, nombre de bas-reliefs perses parvinrent dans divers musées du monde entier, et leurs moulages dans les collections privées. Tout cela renforça une fois de plus la représentation que l'on se faisait de résidences royales perses sans couleurs. Ce n'est que dans les années 1920 que Herzfeld attira l'attention sur la polychromie des palais royaux achéménides, qu'il avait redécouverte. Il signalait dans ses notes les plus petits des restes de couleur. « Traces d'or sur l'ourlet de l'habit », nota-t-il par exemple au dos de la photographie d'un bas-relief représentant un manteau royal. Dans son journal, figure aussi la restitution en couleurs de l'homme ailé représentant probablement une divinité importante des Achéménides, qui apparaît sur beaucoup des bas-reliefs de Persépolis (voir la figure 1).

Lorsqu'il mit au jour le palais de Pasargades, Herzfeld découvrit aussi des restes de moulures comportant des peintures ornementales. Elles ornaient les colonnes et les murs de brique d'argile du palais, dont seules les fondations de pierre sont encore visibles aujourd'hui. Les restes de pigments et de dorures, les trous d'ancrage d'ornements de métal, ainsi que les fragments de briques émaillées et de peintures murales suggèrent que les palais achéménides étaient couverts de couleurs, qui nous paraîtraient aujourd'hui bien trop vives.

Après Herzfeld, l'historienne de l'art Judith Lerner, de l'Université Harvard,



Hassan Rafisaz/Avec la permission de Alexander Nagel



Hassan Rafisaz/Avec la permission de Alexander Nagel

5. SUR LA TOMBE DE DARIUS I à Naqsh-e Rostam, la nécropole royale associée à Persépolis, tant la bouche et la barbe de la sculpture du Grand Roi que les creux des inscriptions cunéiformes ont conservé jusqu'à aujourd'hui des traces de bleu égyptien.

et le couple de chercheurs italiens Giuseppe et Ann Britt Tilia, de l'Institut italien pour le Moyen- et le Proche-Orient à Rome, s'occupèrent aussi de la restauration des monuments, assurant la conservation des traces de peinture résiduelles.

Depuis 2006, les restes pigmentaires de Persépolis sont systématiquement répertoriés et analysés à l'aide d'un microscope numérique de haute précision, capable de livrer une image de la surface de la pierre grossie 1 000 fois. Les traces de couleurs sont retrouvées aux endroits qui ont été protégés des éléments. C'est ainsi que la façade de la tombe de Darius I à Naqsh-e Rostam a livré de nombreuses traces de couleurs : du noir sur la ligne de sourcils du roi, du rouge sur les lèvres et sur le globe oculaire, du bleu sur la barbe et les cheveux (voir la figure 5). Sur les bas-reliefs de Persépolis, on remarque certaines surfaces que les sculpteurs n'ont pas polies, sans doute pour que les couleurs déposées par les peintres y adhèrent bien.

Couleurs exportées

Contrairement aux sculptures restées sur place, celles qui sont parvenues dans les musées européens et américains ne présentent pratiquement plus aucune trace de couleurs. Une monumentale tête de taureau restée à Persépolis en porte en plusieurs endroits, alors que son vis-à-vis mis au jour à la même époque et livré en 1935 à l'Institut d'Orient de Chicago n'en a plus. Le sculpteur italien Donato Bastiani fut en effet chargé d'un nettoyage de la surface, qui fit disparaître tous les restes de couleurs.

Des résidus de ces restes furent cependant conservés en un lieu inattendu : sur les calques épigraphiques que l'on préleva alors sur les œuvres. Ces feuilles de papier que l'on mouille et presse à la brosse sur une œuvre à relever en conservant la forme en négatif, une fois sèches. Au XIX^e siècle, de nombreux visiteurs prenaient des calques des inscriptions, qui de retour en Europe servaient au déchiffrement des textes perses. La plus grande collection de tels calques se trouve aujourd'hui dans les archives Herzfeld de l'Institut Smithsonian à Washington. L'examen au microscope révèle la présence de particules de pigment bleu collées aux calques.

L'analyse microscopique de ces pigments que nous avons réalisée à l'Insti-



6. CE BAS-RELIEF EN TUILES ÉMAILLÉES provenant du palais de Suse montre sans doute deux gardes du corps du Grand Roi. Puisque leurs couleurs sont intactes, elles nous offrent probablement une impression véridique de l'ambiance haute en couleurs qui caractérisait le palais.

tut Smithsonian montre qu'il s'agit de bleu d'Égypte, point que Texier avait déjà établi au XIX^e siècle à la faveur de ses expériences. Les recherches récentes nous ont appris que dès le III^e millénaire avant notre ère, on synthétisait du bleu égyptien au Proche-Orient à partir de cuivre, de silice, de soude et de calcaire. En outre, nous parvenons pour la première fois à nous imaginer comment les peintres de Persépolis opéraient. En effet, depuis une centaine d'années, les archéologues ont découvert de nombreux pots de peinture en terre cuite enterrés au pied des bâtiments tout juste terminés, sans doute dans le cadre d'un rituel (voir la figure 4). Les couleurs du bâti en étaient manifestement un aspect assez important pour qu'on demande pour elles la protection divine...

✓ BIBLIOGRAPHIE

B. Valeur, *La couleur dans tous ses éclats*, Belin, coll. Bibliothèque scientifique, à paraître.

Alexander Nagel, *Achromatic Environments in the Ancient Near East, New Research on the Colors of Achaemenid Persepolis*, communication au 110^e colloque de l'Institut archéologique d'Amérique, 2009.

Pierre Briant, *Histoire de l'Empire perse, de Cyrus à Alexandre*, Fayard, 1996.

Archives des articles de Ernst Herzfeld à la Galerie d'art Freer et Sacker à Washington : http://www.asia.si.edu/archives/finding_aids/herzfeld.html